

DIEU ET L'ÉTAT

Seizième partie: «INTELLIGENCE, EXPÉRIENCE, CROYANCE ET FOLIE RELIGIEUSE» (*)

L'homme, comme toute la nature vivante, est un être complètement matériel. L'esprit, la faculté de penser, de recevoir et de réfléchir les différentes sensations extérieures et intérieures, de s'en souvenir alors qu'elles sont passées et de les reproduire par l'imagination, de les comparer et de les distinguer, d'abstraire les déterminations communes et de créer ainsi des notions générales, enfin de former les idées en groupant et en combinant les notions selon des modes différents, l'intelligence en un mot, l'unique créateur de tout notre monde idéal, est une propriété du corps animal et notamment de l'organisme cérébral.

Nous le savons d'une manière certaine, par l'expérience de tous, qu'aucun fait n'a jamais démenti et que tout homme peut vérifier à chaque instant de sa vie. Dans tous les animaux, sans excepter les espèces tout à fait inférieures, nous trouvons un certain degré d'intelligence, et nous voyons que, dans la série des espèces, l'intelligence animale se développe d'autant plus que l'organisation d'une espèce se rapproche de celle de l'homme; mais que, dans l'homme seul, elle arrive à cette puissance d'abstraction qui constitue proprement dit la pensée.

L'expérience universelle (1) qui est l'unique origine, la source de toutes nos connaissances, nous démontre donc que toute intelligence est toujours attachée à un corps animal quelconque, et que l'intensité, la puissance de cette fonction animale dépendent de la perfection relative de l'organisme. Ce résultat de l'expérience universelle n'est pas applicable seulement aux différentes espèces animales; nous le constatons également dans les hommes, dont la puissance intellectuelle et morale dépend d'une manière tellement évidente de la plus ou moins grande perfection de leur organisme comme race, comme nation, comme classe et comme individus, qu'il n'est pas nécessaire d'insister sur ce point (2).

D'un autre côté, il est certain qu'aucun homme n'a jamais vu ni pu voir l'esprit pur, détaché de toute forme

(*) Titre de cette partie choisi par *Anti.mythes*.

(1) Il faut bien distinguer l'expérience universelle, sur laquelle les idéalistes veulent appuyer leurs croyances; la première est une constatation réelle de faits, la seconde n'est qu'une supposition de faits que personne n'a vus et qui par conséquent sont en contradiction avec l'expérience de tout le monde.

(2) Les idéalistes, tous ceux qui croient à l'immatérialité et à l'immortalité de l'âme humaine, doivent être excessivement embarrassés de la différence qui existe entre les intelligences des races, des peuples et des individus. A moins de supposer que les parcelles diverses ont été irrégulièrement distribuées, comment expliquer cette différence? - Il y a malheureusement un nombre considérable d'hommes tout à fait stupides, bêtes jusqu'à l'idiotie. Aurait-ils donc reçu en partage une parcelle à la fois divine et stupide? Pour sortir de cet embarras, les idéalistes devraient nécessairement supposer que toutes les âmes humaines sont égales, mais que les prisons dans lesquelles elles se trouvent nécessairement enfermées, les corps humains, sont inégales, les unes plus capables que les autres de servir d'organe à l'intellectualité pure de l'âme. Celle-ci aurait de cette façon à sa disposition des organes très fins, cette autre des organes très grossiers. Mais ce sont là des distinctions dont l'idéalisme n'a pas le droit de se servir, sans tomber lui-même dans l'inconséquence et dans le matérialisme le plus grossier. Car devant l'absolu immatérialité de l'âme, toutes les différences corporelles disparaissent, tout ce qui est corporel, matériel, devant apparaître comme indifférent, également, absolument grossier. L'abîme qui sépare l'âme du corps, l'absolue immatérialité de la matérialité absolue, est infini. Par conséquent, toutes les différences, inexplicables d'ailleurs, et logiquement impossibles, qui pourraient exister de l'autre côté de l'abîme, dans la matière, doivent être pour l'âme nulles et non avenues et ne peuvent ni ne doivent exercer sur elle aucune influence. En un mot, l'absolument immatériel ne peut être contraint, emprisonné et encore moins exprimé à quelque degré que ce soit par l'absolument matériel. De toutes les imaginations grossières et matérialistes, dans le sens attaché à ce mot par les idéalistes, c'est-à-dire brutales, qui ont été engendrées par l'ignorance et par la stupidité primitive des hommes, celle d'une âme immatérielle, emprisonnée dans un corps matériel, est certainement la plus grossière, la plus stupide, et rien ne prouve mieux la toute-puissance, exercée même sur les meilleurs esprits, par des préjugés antiques, que de voir des hommes doués d'une haute intelligence parler encore de cette bizarre union.

matérielle, existant séparément d'un corps animal quelconque. Mais si personne ne l'a vu, comment les hommes ont-ils pu arriver à croire à son existence? Le fait de cette croyance est certain et, sinon universel, comme le prétendent tous les idéalistes, au moins très général, et comme tel, il est tout-à-fait digne de notre extrême attention. Une croyance générale, si sottise qu'elle soit, exerce une influence trop puissante sur la destinée des hommes, pour qu'il puisse être permis de l'ignorer ou d'en faire abstraction.

Cette croyance s'explique d'ailleurs d'une manière rationnelle. L'exemple que nous offrent les enfants et les adolescents, voire même beaucoup d'hommes qui ont dépassé de bien des années l'âge de majorité, nous prouve que l'homme peut exercer longtemps ses facultés mentales avant de se rendre compte de la manière dont il les exerce. Dans cette période du fonctionnement de l'esprit inconscient de lui-même, de cette action de l'intelligence naïve ou croyante, l'homme, obsédé par le monde extérieur, poussé par cet aiguillon intérieur qui s'appelle la vie, et les multiples besoins de celle-ci, crée une quantité d'imaginaires, de notions et d'idées nécessairement très imparfaites d'abord, très peu conformes à la réalité des choses et des faits qu'elles s'efforcent d'exprimer. N'ayant pas encore la conscience de sa propre action intelligente, ne sachant pas encore qu'il a produit lui-même et continue de produire ces imaginaires, ces notions, ces idées, ignorant leur origine toute subjective, c'est-à-dire humaine, il doit naturellement les considérer comme des êtres objectifs, comme des êtres réels tout-à-fait indépendants de lui, existant par eux-mêmes et en eux-mêmes.

C'est ainsi que les peuples primitifs, émergeant lentement de leur innocence animale, ont créé leurs dieux. Les ayant créés, ne se doutant pas qu'ils en furent les créateurs uniques, ils les ont adorés; les considérant comme des êtres réels infiniment supérieurs à eux-mêmes, ils leur ont attribué la toute puissance et se sont reconnus leurs créatures, leurs esclaves. A mesure que les idées humaines se développent, les dieux, qui n'ont jamais été que la révélation fantastique, idéale, poétique de l'image renversée, s'idéalisent aussi. D'abord fétiches grossiers, ils deviennent peu à peu des esprits purs, existant en dehors du monde visible, et enfin, pendant le cours de l'histoire, ils finissent par se confondre en un seul être divin, Esprit pur, éternel, absolu, créateur et maître des mondes.

Dans tout développement juste ou faux, réel ou imaginaire, collectif ou individuel, c'est toujours le premier pas qui coûte, le premier acte qui est le plus difficile. Une fois le pas franchi, le reste se déroule naturellement comme une conséquence nécessaire.

Ce qui était difficile dans le développement historique de cette terrible folie religieuse qui continue de nous obséder, c'était de poser un monde divin tel quel, en dehors du monde réel. Ce premier acte de folie, si naturel au point de vue physiologique et par conséquent nécessaire dans l'histoire de l'humanité, ne s'accomplit pas d'un seul coup. Il a fallu je ne sais combien de siècles pour développer et pour faire pénétrer cette croyance dans les habitudes sociales des hommes. Mais, une fois établie, elle est devenue toute-puissante, comme le devient nécessairement la folie, s'emparant du cerveau de l'homme. Prenez un fou, quel que soit l'objet de sa folie, vous trouverez que l'idée obscure et fixe qui l'obsède lui paraît la plus naturelle du monde, et qu'au contraire, les choses de la réalité qui sont en contradiction avec cette idée, lui semblent des folies ridicules et odieuses. Eh bien! la religion est une folie collective d'autant plus puissante qu'elle est traditionnelle et que son origine se perd dans l'antiquité la plus reculée. Comme folie collective, elle a pénétré jusqu'au fond l'existence publique et privée des peuples; elle s'est incarnée dans la société, elle en est devenue pour ainsi dire l'âme et la pensée. Tout homme en est enveloppé dès sa naissance; il la suce avec le lait de sa mère, l'absorbe avec tout ce qu'il touche, tout ce qu'il voit. Il en a été si bien nourri, empoisonné, pénétré dans tout son être que, plus tard, si puissant que soit son esprit naturel, il a besoin de faire des efforts inouïs pour s'en délivrer, et encore n'y parvient-il jamais d'une manière complète. Nos idéalistes modernes en sont une preuve et nos matérialistes doctrinaires, les conservateurs allemands, en sont une autre. Ils n'ont pas su se défaire de la religion de l'État.

Une fois le monde surnaturel, le monde divin, bien établi dans l'imagination des peuples, le développement des différents systèmes religieux a suivi son cours naturel et logique, tout en se conformant d'ailleurs au développement contemporain des rapports économiques et politiques, dont il a été en tout temps, dans le monde de la fantaisie religieuse, la reproduction fidèle et la consécration divine. C'est ainsi que la folie collective et historique qui s'appelle religion s'est développée depuis le fétichisme, en passant par tous les degrés, du polythéisme au monothéisme chrétien.

Michel BAKOUNINE.